ses rites, ses mythes, ses folies, son indianité et sa négritude, ces souvenirs des années fastes du boom argentin du début du XXe siècle et ce Buenos-Aires cosmopolite et borgésien. Ce Lima des « *marisquerias para chuparse los dedos* »[1] et de cette *brujería*[2] urbaine si présente partout, mystérieuse et inquiétante. Ce Pérou du sud et ce pays aymara où ressurgissaient dans les années 1990 les rites ancestraux des *mesas*, des *yatiris* guérisseurs et chamans. Tu les avais consultés à Copacabana, au bord de ce lac Titicaca berceau des Incas, et ta carte postale prédisait un grand succès pour nos recherches.

Dans ces années 1996-2003 nous poursuivions Alfred Métraux à travers toute l'Amérique du Sud ou presque, avec une exposition qui avait d'abord été montée au Musée d'ethnographie de Genève en 1996 et dont Alain était le commissaire[3]. Grâce à un fonds Pro Helvetia nous avions présenté l'exposition à Buenos-Aires, Tucuman, La Paz, Lima et Santiago du Chili. Nous montions l'exposition pratiquement nous-mêmes, avec quelques aides locales, et remettions en caisse.

Par la suite Alain a édité un livre sur l'itinéraire de Métraux en Argentine et en Bolivie, un magnifique livre avec de belles illustrations, paru chez Labor et Fides en 2003 : *Nostalgie du néolithique*. Avec Pierre-André Thiébaud, il a réalisé un film qui a permis de retrouver des personnages ayant connu l'illustre anthropologue suisse. La nostalgie du néolithique c'est le regret d'un monde simple, débarrassé des « complexismes » de la vie industrielle, de la recherche matérielle d'un « mieux » illusoire et trompeur. Tu n'étais certes pas, Alain, un rêveur passéiste et tu aimais bien les bontés de la vie moderne, te définissant toi-même comme un dandy. Nous avions ceci en commun que nous recherchions les signes d'un passé révolu mais toujours proche, un néolithique *soft* : vieux hôtels à sièges en cuir fatigué, mais service à trois assiettes, bien que parfois ébréchées, vieilles librairies de livres anciens et en ce qui te concerne, car tu avais plus de temps que moi, bouquinistes de Plainpalais et de partout ailleurs. Tu conduisais une antique Mercedes, que tu sortais parfois, pour épater et t'épater. Les trains s'étaient faits vieux en Amérique du sud à la fin du siècle et ce n'était guère que

1 *Marisquería* : restaurant où l'on mange des fruits de mer ; *Para chuparse los dedos* : à s'en lècher les babines.

2 *Brujería* : sorcellerie.

3 Cf. CLAUDE AUROI et ALAIN MONNIER (dir.), *Du Pays de Vaud au Pays du Vaudou, ethnologies d'Alfred Métraux*, Genève, Musée d'ethnographie et IUED, 1996.

sur les voies de garage, au milieu de la ferraille oxydée, que nous pouvions les apercevoir, comme à Tucuman.

Tu aimais les cultures populaires, celles qui alliaient le fonds indien des Andes à des coutumes hispaniques. La danse des *doctorcitos* du Carnaval d'Oruro t'avait enthousiasmé, car elle était pour les Indiens la dérision des avocats et autres fonctionnaires. Elle était aussi dérision de nous-mêmes, dans un certain sens. Il y a des *doctorcitos* pédants dans le monde entier et tu les détestais. Comme tu savais aussi te moquer de l'officialité dans tes discours aux Américanistes et jusque dans tes cours. Souvent déguisé ou habillé d'un costume de nulle part, tu étonnais et retenais l'attention, bien que la majorité des gens ne trouvaient pas cela très sérieux.

Mais qu'est-ce que le sérieux ? Dans le profond de ton cœur, tu avais cette notion, mais tu ne l'exprimais que très rarement et toujours de manière déguisée, souvent avec humour. Pour toi « l'authentique » ne pouvait en aucun cas être dans l'extériorité superficielle et conventionnelle. Elle était dans une certaine manière de voir le monde et les gens et d'exprimer une empathie. Ainsi ta recherche à Buenos-Aires sur Charles de Soussens, fribourgeois d'origine, bohème parisien, poète à la Ruben Darío, pilier des bistrots « portègnes », mort dans la misère et l'alcool, mais avec grande fierté et sagesse[4]. À l'époque, je dois dire que je trouvais que tu perdais un peu ton temps avec les vers emphatiques de Carlos de Soussens. Mais je sais maintenant que cela correspondait à la nécessité de se retrouver en quelqu'un qui souffrait, mais ne le laissant pas transparaître, masquant un certain mal-vivre dans la convivialité et les pichets de Malbec.

Mais l'intérieur explosait parfois chez toi, à force de méditations profondes et de retenues civiles, tu faisais alors le pitre pour exorciser ce poids sur la poitrine, tu pouvais aussi devenir brusque et un peu agressif.

Nos chemins sont restés parallèles par nos recherches communes, mais un jour tu as pris une voie plus artistique, poétique, picturale et théâtrale et tu es parti dans les verts pâturages de tes origines. Tu nous a un peu délaissés, nous les Américanistes, et j'ai eu de la peine à comprendre que tu avais tourné une page, pour en commencer une autre.

Cette dernière page aussi a été tournée et nous ne pouvons que regretter tous de n'en avoir pas pu profiter plus en ta compagnie. Mais ne nous faisons pas de souci pour ton voyage actuel, tu es là-haut avec les *Apus*[5] tutélaires, du côté du Chasseral, mon pays d'origine aussi, où tu goûtes certainement une délicieuse absinthe.

Adiós Amigo, que te vaya bien.

Claude Auroi

4 Cf. ALAIN MONNIER, « Carlos de Soussens. Luces de bohemia ou un poète fribourgeois dans la jungle portègne », *Bulletin de la Société suisse des Américanistes* 66-67 (2002-2003), pp. 185-189.

5 *Apus* : esprits tutélaires des Andes.